

L'IDEALISME ALLEMAND ET LA FRANC-MAÇONNERIE DE LESSING À HEGEL

Lorsque l'on se consacre à une étude spéciale de certains grands philosophes idéalistes allemands, et que l'on ne se contente pas de la seule explication interne de leurs oeuvres, mais que l'on accorde aussi quelque attention au milieu et aux conditions objectives dans lesquels ils ont pensé, alors on rencontre nécessairement, parmi d'autres compagnons de leur développement, la Franc-maçonnerie.

A une époque donnée, dans un pays singulier, la Franc-maçonnerie et la philosophie ont joué, chacune dans son domaine propre, un rôle exceptionnel et ont connu en même temps une sorte d'apogée. Comment le constat de cette simultanéité n'appellerait-il pas l'hypothèse d'une relation profonde? Il s'agirait ensuite de mettre cette hypothèse à l'épreuve.

Dans l'histoire de la philosophie, l'idéalisme allemand, de Lessing à Hegel, occupe une place privilégiée. On parcourt avec étonnement et admiration cette suite d'oeuvres remarquables, dont la lecture s'impose à tous ceux qui veulent s'initier à la philosophie. Les noms de leurs auteurs brillent comme des phares : Kant, Reinhold, Fichte, Schelling, Hegel - Hegel qui conclut tout ce mouvement, et dont Merleau-Ponty, qui n'était pas hégélien, a pu dire qu'à son tour "il est à l'origine de tout ce qui s'est fait de grand en philosophie depuis un siècle. ¹.

Si l'on accepte de considérer le développement de cet idéalisme allemand comme un processus unique et cohérent - perspective que Hegel lui-même a ouverte - on peut s'attacher plus spécialement et exclusivement, pour les commodités de l'étude, à mettre en évidence ses rapports avec cet autre processus contemporain qui est celui de la Franc-Maçonnerie.

Celle-ci est apparue en Allemagne en 1735, et sa période de grande prospérité se situe entre les années 1750 et 1850, qui recourent,

¹ *Sens et non-sens*, 1948, p. 125.

pour une part du moins, les années de naissance et d'envolée de l'idéalisme allemand. Lessing est né en 1729, Hegel est mort en 1831.

Lessing

Convient-il de situer Lessing dans ce "courant" de l'idéalisme allemand, alors qu'il ne paraît pas décidément idéaliste et que certains lui contesteraient volontiers le titre de philosophe, au sens technique et actuel de ce terme?

Peu de temps avant sa mort, il avait avoué à Jacobi qu'au fond il avait toujours été spinoziste, c'est-à-dire, selon les jugements sommaires de l'époque, athée et matérialiste. Malgré cette allégeance spinoziste, longtemps tenue secrète, il se montre souvent, dans ses oeuvres, idéaliste au sens obvie plutôt que technique de ce terme. Grand initiateur de *l'Aufklärung*, il propage les idées de tolérance, de bienveillance, d'espoir d'une amélioration des relations individuelles, nationales et internationales, grâce à l'expansion des "Lumières", et il place toute sa confiance dans ce qu'énonce le titre même de l'une de ses oeuvres les plus célèbres : *L'éducation du genre humain* (1780). On retrouvera ce projet éducatif, caractéristique de *l'Aufklärung* et de la Franc-maçonnerie dans l'opuscule de Kant, *Was ist Aufklärung* (1784).

Il semble difficile d'isoler Lessing du mouvement de l'idéalisme allemand, parce qu'il a exercé une influence évidente, et clairement reconnue par eux-mêmes, sur la plupart des philosophes de cette époque, et notamment sur Hegel. Et ce qui incite, conjointement à cela, à le faire intervenir dans cette problématique, c'est qu'il a été aussi un écrivain maçonnique très influent, en particulier par son ouvrage : *Ernst und Falk, Gespräche für Freimaurer* (*Ernst et Falk, Dialogues maçonniques*) dans lequel il tentait de définir une Maçonnerie idéale, libérée de toute contrainte institutionnelle ou statutaire, de tout ce que l'on condamnait alors sous le nom de "positivité" dans les églises établies: une sorte de "maçonnerie invisible" alors que d'autres rêvaient d'une "église invisible". Le combat contre la "positivité" constituera l'un des thèmes constants de l'idéalisme allemand.

En somme, Lessing noue en lui, dès le départ, les données du problème. Ou bien aucune relation significative ne peut être établie entre l'idéalisme allemand et la Franc-maçonnerie - et alors Lessing se voit exclu de cet idéalisme allemand. Ou bien cette relation existe, et alors Lessing s'intègre au mouvement, puisqu'il influence la plupart de ses acteurs successifs.

Cela se voit bien dans le cas de Hegel. L'oeuvre de Lessing, en

conformité avec la critique modérée de la religion qui caractérise à la fois l'*Aufklärung* - par opposition aux *Lumières* françaises - et la Franc-maçonnerie, visait à atténuer surtout le cléricalisme et l'orthodoxie pointilleuse et répressive. Cette orientation se retrouve chez Hegel, notamment dans sa jeunesse. Le jeune lycéen recopiait déjà des extraits de Lessing, dont on rencontre des citations dans ses tout premiers écrits. Il avait adopté, avec Hölderlin, comme une sorte de devise, le "*en kai pan*", recueilli des *Lettres* de Jacobi sur la doctrine de Spinoza : la devise de Lessing. Hölderlin prend en note la déclaration de Lessing, faite aussi à Jacobi: "Les concepts orthodoxes de la divinité ne sont plus rien pour moi. Ils ne me plaisent pas - *En kai pan!* Je ne veux rien savoir d'autre". Et Schelling qualifie Hegel de "familier de Lessing", en ajoutant : "Pour nous non plus les concepts orthodoxes de Dieu n'existent plus."².

La lecture de Lessing encouragea certainement la tendance au panthéisme qui s'exprime chez des derniers représentants éminents de l'idéalisme allemand, Schelling et Hegel, tendance manifeste aussi chez leur ami, le plus grand poète allemand, Goethe, un peu philosophe, et franc-maçon, beaucoup.

La Franc-maçonnerie allemande

La Franc-maçonnerie attirait en effet les personnalités éminentes de l'Allemagne, ceux que l'on tient rétrospectivement pour ses grands hommes. Sans être absolument secrète, surtout en Allemagne, elle restait du moins discrète. Les frères vantaient plus le secret qu'ils ne s'astreignaient vraiment à le respecter, mais ils maintenaient tout de même des plages d'obscurité, en particulier concernant le nombre et le nom des affiliés. On ne connaît sans doute que les plus importants, mais elle devait compter une foule d'adhérents dont l'identité n'a pas été conservée.

La Franc-maçonnerie connaît alors une prospérité peut-être encore plus grande que sa soeur française. Elle se manifeste plus volontiers publiquement. Son influence culturelle n'atteint toutefois pas celle des religions positives et des institutions politiques ni, bien sûr, celle des conditions économiques et sociales dont elle dépend elle-même largement. Elle n'en constitue pas moins un phénomène de société de grande ampleur que les souverains et les détenteurs du pouvoir s'efforcent de récupérer à leur profit.

L'intervention maçonnique revêt d'ailleurs une portée internatio-

² Lettre de Schelling à Hegel, 4 Février 1795.

nale. Les loges entrent en relation de pays à pays, envoient partout des émissaires, organisent des "convents" internationaux et animent, dans des formes assez confuses, ce que l'on peut appeler un "internationalisme bourgeois"³.

Paradoxalement, l'affectation de secret et de mystère éclaire quelque peu la signification de son attrait. Pourquoi adhérerait-on sérieusement, au XVIII^e siècle, à un ordre "secret", si l'on était pleinement satisfait de l'ordre public dans lequel on vit : institutions politiques, parlements, religions chrétiennes, académies, etc. Chaque frère cherche dans l'ordre maçonnique quelque chose qu'il désespère de trouver ailleurs, notamment dans la religion.

Déjà, sans doute, la possibilité pour des nobles et des roturiers, de se rencontrer dans l'ombre et d'y échanger des opinions, assez librement - ce que l'on ne pourrait faire en pleine lumière. La Franc-maçonnerie tolère une grande diversité de comportements individuels, souvent non-conformistes. Elle ne recrute certes pas que des révolutionnaires, des réformateurs ou des contestataires, mais presque tous les contestataires y trouvent accueil, à l'abri des regards malveillants. Ceux que l'on a qualifiés, parfois emphatiquement, de "Jacobins allemands" en ont fait partie, à un moment ou l'autre de leur vie : Forster, Butenschön, Rebmann, etc.

Pour justifier extérieurement leur existence, les loges affichent une pratique de la bienfaisance ou un affairement frivole. Mais leur bienfaisance ne choisit pas les mêmes bénéficiaires que ceux des églises chrétiennes, et de toute façon on ne peut croire qu'un Goethe ou un Fichte se seraient fait initier dans l'Ordre pour banqueter, faire du commerce, ou manifester quelque générosité. Certaines loges optèrent plus décidément pour la vie intellectuelle et la philosophie, à l'image des célèbres *Neuf Soeurs* parisiennes. Elles créèrent et animèrent des filiales culturelles, elles inspirèrent des journaux et des revues.

Avec le goût ou la manie du secret apparent et avec l'attachement à un rituel dénué d'importance propre, on remarque dans la Franc-maçonnerie une inclination à la séparation extérieure et à la hiérarchie intérieure. Les maçons s'isolent des autres hommes, ils s'estiment plus "éclairés", plus "responsables", plus moraux que leurs congénères. Aussi bien ne sont-ils admis que grâce à un parrainage qui les cautionne et après des "épreuves" plus ou moins significatives, (*La Flûte enchantée* de Mozart).

³ cf. J. D'Hondt. *Hegel secret*. P.U.F., 1985, pp. 29-37.

Cet élitisme s'accompagne d'un paternalisme intellectuel et social. Noblesse éclairée, bourgeoisie instruite et libérale se réunissent en elle pour exercer autant que possible une sorte de magistrature, et pour répandre, à doses contrôlées, une vérité précieuse dont elles s'imaginent parfois être les seules dépositaires, et, dans leur sanctuaire fermé, les gardiennes patentées.

Cette vérité se confond pourtant, au total, avec celle de l'*Aufklärung*, parente de celle des *Lumières* en France. Dans les controverses et les combats qui se livrent à propos de l'*Aufklärung*, la Maçonnerie aide à la confrontation et à l'aiguillage des idées, elle encourage les solidarités nouvelles, elle soutient les courages, elle secourt les personnalités audacieuses lorsqu'elles sont menacées.

De cette assistance et de ce réconfort, nul n'avait plus besoin, en ce moment de l'histoire, que l'écrivain et le philosophe. Que seraient devenus les *Aufklärer* berlinois, sans la protection du maçon Frédéric II, ami aussi des penseurs français les plus hardis (Voltaire, La Mettrie). Le grand poète Schiller, acquis aux doctrines philosophiques de Kant, accepta le secours moral et surtout matériel de la maçonnerie danoise. Où donc les écrivains et les philosophes les plus novateurs (Goethe, Herder, Fichte, Hegel, Schelling, et tant d'autres) auraient-ils trouvé refuge si le Grand-duché de Saxe-Weimar n'avait pas été régi par des maçons? Ils se retrouvèrent tous à Iéna, choisis par l'Université de cette ville, dont la gloire, grâce à eux, reste impérissable. Et à Berlin, même après la mort de Frédéric II, la Franc-maçonnerie imposera encore sa grande influence, avec le chancelier Hardenberg, son avocat dans les congrès mondiaux.

Mais il faut tenir compte aussi de ses divisions idéologiques internes, qui se déploient diversement et de manière fort complexe, le temps passant. Il y a, en quelque sorte, plusieurs Maçonneries. À côté de la Franc-maçonnerie que l'on pourrait qualifier en gros de "progressiste", celle qui honore les Lumières, et de la Franc-maçonnerie subversive, celle des *Illuminés de Bavière*, persécutés par les pouvoirs, subsistaient aussi des loges d'orientation politique réactionnaire, des "illuminés" théosophiques ou mystiques, et certaines d'entre elles visaient explicitement une confirmation ou une restauration religieuse et théocratique.

Toutefois, on peut dire que, dans l'ensemble, la plupart des loges, les plus importantes, les plus efficaces et les plus célèbres, participaient d'une tendance générale libérale, prônaient plus ou moins vigoureusement l'égalité juridique, réprouvaient l'arbitraire politique, favorisaient la libre proposition et la libre discussion des idées.

L'idéalisme allemand

Peut-on considérer valablement l'idéalisme allemand classique comme un "mouvement d'opinion" accroché à un lieu et à un temps et même, par certains côtés, à une institution telle que la Franc-maçonnerie?

La plupart de nos philosophes et de nos historiens de la philosophie protesteraient actuellement avec beaucoup de vivacité contre de telles considérations, et ceci précisément parce qu'ils pensent à la manière de l'idéalisme. A leurs yeux, ce serait dégrader la philosophie que de la tenir pour un ensemble d'"opinions" et que de l'insérer, à ce titre, dans un "courant" plus ample qu'elle, et qui l'emporterait. La philosophie se donne précisément pour tâche de distinguer les "opinions" d'un côté, et la vérité de l'autre, et dans cette perspective elle n'accepte ni mélange, ni promiscuité. Contrairement aux opinions relatives et éphémères, les idées vraies sont éternelles, elles ne dépendent en aucune façon du lieu, du temps, des circonstances.

Si l'on pose le problème de leur insertion dans un "courant de pensée" historiquement qualifié, on se transporte hors de l'idéalisme lui-même, hors de la philosophie classique tout entière, et l'on désobéit à leurs exigences fondamentales et fondatrices. La philosophie se sent alors traitée comme une autre idéologie, ce que justement elle prétend ne pas être.

La mutation de point de vue, l'adoption d'une vision historique de la philosophie, revêt pour beaucoup de nos contemporains l'aspect d'une sorte de sacrilège. Le scandale, ou plus simplement le paradoxe apparent, consiste à mettre l'idéalisme en relation avec des instances empiriques et historiques, dont son principe même consiste à les mettre en question, à contester leur valeur et leur efficacité, et surtout, à nier toute dépendance à leur égard, de quelque ordre qu'elle soit.

L'idéalisme croit pouvoir effectuer cette coupure ou cette rupture radicale de la pensée avec la réalité empirique, et même avec l'histoire de la pensée réduite à une succession de simples opinions entraînées dans des courants objectivement discernables.

Les proclamations de Kant, le père de l'idéalisme allemand, ne laissent aucun doute à ce sujet. Il prétend fonder *ex nihilo* la philosophie, la seule véritable, la philosophie critique, qui ne doit rien ni au monde empirique, ni aux formations culturelles antécédentes ou simultanées, ni même aux philosophies antérieures. C'est le modèle même de cette "rupture radicale" dont un certain structuralisme a voulu restaurer récemment la validité et le prestige.

Kant déclare, sans embages : "La philosophie critique se présente comme une philosophie telle qu'aucune autre n'a existé auparavant (...). Il n'y avait pas eu de philosophie avant la philosophie critique"⁴. Ainsi réduit-il tout ce qui, avant lui, revendiquait à tort le titre de philosophie, au rang de simple opinion, figurant dans des courants d'opinion. Mais il exempté de ce destin trivial sa propre philosophie, la seule valable.

On peut, bien sûr, montrer aisément que, quoi qu'il en dise, il hérite beaucoup de ses prédécesseurs philosophes, ne serait-ce déjà que négativement, et que sa pensée dépend, du moins par quelques côtés, des conditions que lui imposait son époque. Et puis, certains de ses successeurs, et même certains de ses disciples, ont réussi à renouer, en passant en quelque sorte par dessus lui, avec ce passé qu'il croyait avoir radicalement effacé.

Nous avons donc bien affaire à une histoire de la philosophie, à un développement de pensée au cours du temps - processus ponctué certes de coupures ou ruptures relatives -, une évolution qui s'effectue dans une certaine continuité, à partir d'une origine distincte.

L'idéalisme allemand, né dans une situation historique singulière, a prospéré dans des conditions objectives données, et aussi, dès qu'il a été constitué, selon des exigences systématiques internes. Il s'est exprimé dans un langage souvent ésotérique, souvent obscur mais, grâce à des médiations de tous genres (universitaires, religieuses, politiques, artistiques, littéraires), il a étendu son influence à toute la culture d'une époque et il réussit à la prolonger même jusqu'en notre temps.

Ce courant philosophique semble se distinguer très fortement et même radicalement de la philosophie française qui lui est contemporaine, au point de rencontrer d'abord, de ce côté-ci du Rhin, une incompréhension obtuse, qui ne sera véritablement surmontée qu'au siècle suivant.

Comment les philosophes qui le faisaient naître et renaître par l'ajout d'incessantes nouveautés, n'auraient-ils pas eu l'attention éveillée par cette Franc-maçonnerie allemande, si active alors, et dans laquelle se cachaient à moitié les esprits les plus capables de les comprendre, de les approuver et, éventuellement, de les suivre? Comment la Franc-maçonnerie aurait-elle pu rester indifférente à cette extraordinaire fermentation spirituelle, à cette effervescence de l'idéalisme allemand?

Qu'est-ce que des philosophes venaient chercher dans la Maçonnerie, ou auprès d'elle? Que lui demandaient-ils? que leur donnait-elle?

⁴ *Métaphysique des moeurs*, I, *Doctrine du Droit*, trad. Philonenko, 1971, pp.80-82.